

Les Écorchés

par Fabien Miras

Droits d'auteurs©2015 Fabien Miras
Tous droits réservés

À mon fils Ernesto,
À ma famille et mes amis,
les vrais, ils se reconnaîtront.

Merci à Clem,
après tout c'est grâce à toi si ce bouquin a été torché,
au départ ce n'était qu'une nouvelle.

À celle qui en silence m'a sauvé la vie,
et avec ce même silence m'a tué

Aux révoltés, aux écorchés, aux dingues et aux paumés,
à tous ceux trop sensibles,
trop entiers et mal armés pour ce monde de tarés.
Ce livre est pour eux.

À Aurélie André et Marcel Vérani.
Infirmière et Psychothérapeute.
Ils ont su me montrer de quoi les gens
de bonne conscience, raisonnables et
de bonne condition sont capables face au désespoir,
de comment profiter du besoin des gens à croire
en quelque chose.
Sans eux, ce livre n'aurait jamais pu naître.
Ils se trouvent dans chaque ligne.
Vive les métiers de la santé !

*« L'amour est une brume qui s'évapore
à la première lueur de réalité »
Charles Bukowski*

*« J'écris parce que j'ai pas appris à parler »
Keny Arkana*

*« Oh chérie, chérie
Qu'est-ce que j'ai fait ?
J'ai été un poids pour toi bien trop longtemps
Tous mes jours sont sombres
L'enfer se cache de la lumière »
The White Buffalo*

Préambule

J'ai pris la bombe de peinture et j'ai commencé à écrire au milieu de la route, là où je savais que tu passerais pour aller bosser :

MERCI
FULL METAL
BICHETTE

Je me suis posé la question, un moment, de savoir si je rajoutais un T entre le I et le C. Mais à quoi bon ? Je t'en ai assez fait baver et même là, de voir cette inscription pendant un temps, ça risquait pas de te mettre les zygomatiques en furie ! Pour toi c'était il y a 5 mois déjà, pour moi, c'était hier. La douleur est toujours vive, comme si on m'avait arraché un organe. Une partie de moi te souhaite tout le bonheur du monde. Une autre veut ta mort.

J'ai balancé la bombe de peinture dans la nuit et le mistral, faisant un doigt d'honneur à cette vie. En passant devant chez toi j'ai vu qu'il n'y avait personne. C'était peut-être pire que si t'avais été là. Où étais-tu ? Avec qui ? Pourquoi ça me piquait toujours autant cet abandon ?

Pour t'oublier je pars à l'autre bout de cette foutue planète. Pour retrouver mon identité, je pars. Pour trouver l'apaisement dont tu m'avais parlé, je pars.

" Encore un dodo et après on se dit au revoir ? "

C'est ce que m'a sorti le petit avant mon départ. C'est ça qui a fait défaut, dans tout ça, entre autres. Et ça continue de me transpercer les tripes chaque fois que j'y pense. Notre dernière nuit, tu étais la seule à savoir qu'elle était la dernière. Le lendemain, tu te volatilais. Et moi, moi je sombrais chaque jour

un peu plus dans la folie, la haine. Tu envoyais le silence à mon égard et ton numéro de téléphone à tous les mecs des sites de rencontre.

Deux ans et demi ensemble, et j'ai rien compris à la fin. Je sais seulement qu'elle m'a mis en vrac. Donc je déracine tout, pour oublier, t'oublier, « passer à autre chose », « tourner la page ». Décidément je déteste ces mots-là !

Je pars loin de toi parce que tu es partout, même en moi, que j'en ai perdu jusqu'à la dernière fibre de ma personnalité et que, finalement, une des seules et uniques raisons que j'ai eue au fait que tu sois allée voir ailleurs a été : « Je n'ai jamais autant bougé. J'ai envie d'être égoïste »

Putain, mais d'où ça sortait ? Comment j'aurais pu deviner ?

Ouais, j'aurais dû sûrement rajouter un T entre le I et le C...

1 - Un boulot comme un autre

*« Ain't no sunshine when she's gone
It's not warm when she's away »*

Bill Withers

Léon écrasa le cafard avec sa savate deux doigts. Sous la pression, il sentit la carapace de l'insecte craqueler. S'en était fini. Il saisit la bestiole agonisante par ses immenses antennes, les pattes bougeaient encore un peu. En la balançant par-dessus bord, il pensait que le cafard allait couler, ou qu'un poisson le gèrerait, mais non. Il resta là, flottant sur le dos dans l'eau saumâtre du port, la carcasse explosée, en train de se débattre pour n'avoir rien d'autre à la sortie que du néant. Léon fut pris de remords, le cafard lui faisait penser à lui.

- Désolé mec, j'l'ai pas fait exprès...

Il détourna les yeux et les plongea dans la nuit. Trois heures du matin. Décembre sur l'île Bourbon. L'été arrivait avec son lot de moiteur, de chaleur et de moustiques. Léon aimait bien l'été, surtout maintenant qu'il avait la clim dans le bateau. Ce bateau... sa maison. On se clochardise vite sur une île. Léon n'aurait jamais pensé en arriver à ce point. Il aura juste fallu d'une femme. Ça faisait combien de temps qu'elle avait filé à l'anglaise ? Trop longtemps, et pas assez. Elle était partie avec les meubles, la complicité, la fusion et son âme. Depuis, Léon n'avait plus qu'un trou béant dans la poitrine. Ça le faisait roter, ou gerber, suivant ce qu'il avait dans le bide. Mais la plupart du temps, ça le brûlait et le rongait à petit feu chaque jour davantage.

- Arrête de te gratter les cicatrices mec ! Elle est partie, elle en a baisé et sucé d'autres alors que tu croyais que vous étiez toujours ensemble. Alors t'imagines maintenant son palmarès... Arrête de te gratter les cicatrices bordel ! Avec ce que tu lui as

fait, tu ne la reverras jamais. Tu ne reverras jamais son sourire, sa petite gueule avec son nez en trompette qui danse quand elle parle. Tu ne reverras jamais... ARRÊTE BORDEL !!

Se gratter les cicatrices, c'était une de ses expressions à elle. Comme beaucoup. Léon avait perdu toute identité. Souvent, il avait l'impression que c'est elle qui parlait à sa place, dans sa façon de dire les choses, par la gestuelle. Il continuait de la faire vivre en lui. Il l'aimait toujours, elle lui manquait. Le néant se fit plus oppressant dans sa poitrine. En vitesse, pour se changer les idées, il saisit la bouteille de rhum à côté de lui. Léon en but une bonne lampée. Il buvait beaucoup, tous les jours. Son problème ce n'était pas l'alcool, son problème c'était ses démons. Léon n'aimait pas boire, mais l'ivresse chassait parfois le vide et les images des tortures mentales, un peu. Il repensa au gosse, là-bas, en métropole, à 10 000 kilomètres de lui. Depuis combien de temps ne lui avait-il pas parlé ? Depuis combien de temps ne l'avait-il pas vu ? Depuis la séparation. Depuis qu'il avait pété les plombs. Depuis son exil. Depuis... Léon s'enfila une autre bonne rasade de rhum. En se roulant une cigarette, il regarda par-dessus le pont, le cafard avait disparu.

- Le cafard reviendra pensa Léon, le cafard revient toujours.

Il teta une troisième fois le goulot. On se clochardise vite sur une île...

Léon jeta un œil à sa montre. 3h30. Le croque-mort était en retard, comme d'habitude. Pas bien grave se dit-il, ce petit boulot-là était le seul qu'il avait. Quelques heures dans la semaine pour un salaire plutôt bien payé, faut dire ce qui est. Remarque, personne n'en voulait de ce job, pas même les plus pauvres de l'île. Lui, ça lui allait, on lui avait même permis de dormir dans le bateau. À l'abri du vent et de la pluie, son meilleur logement depuis des années. Pas très légal, ok, quoique, c'était l'État qui payait, en douce ok, mais c'était l'État quand même. Et puis, sûrement qu'en bossant dans l'agroalimentaire, comme

avant, il avait fait bien plus de dégâts sur les hommes et la terre que maintenant. Et puis, il fallait bien les mettre quelque part ces gens-là maintenant que les cimetières étaient vides. Et puis, personne n'en voulait. Et puis l'incinération ça vaut cher. Et puis c'était une bonne paye pour peu d'heures. Et puis merde !

- C'est un boulot comme un autre, se dit Léon, crache pas dessus. T'as un toit, ça te paie la bouffe et le rhum pour te vider la tête. C'est un boulot comme un autre. Pense pas au Petit, pense pas à Elle. Eux ne pensent plus à toi. Ce ne sont que des fantômes dans ta tête ! Putain mais qu'est-ce qu'il fout ce croque-mort de merde ?

Il planta ses narines dans l'air et respira profondément. Le jour se lèverait dans une heure et l'île serait inondée de gens de toutes les races. Il aimait ça ici. Le mélange et la simplicité.

Enfin la vieille camionnette blanche du croque-mort arriva. Il gara l'arrière du fourgon au bord du quai, à quelques mètres du bateau. Le cafre en sortit, un cigare aux lèvres et un sourire grand comme ça, comme d'habitude. Quand il souriait, surtout la nuit, on ne voyait que ses dents. Et si blanches. Léon se demandait à chaque fois si c'était le fait qu'il soit noir qui faisait autant ressortir ses dents. Le cafre lui lança un « Comment i lé ? »

- Lé là, lé là, répondit Léon sans conviction en lui serrant la main. Il aimait le créole, ça chantait. Et il aimait bien le croque-mort, il était souriant. Chanter et sourire, c'étaient deux choses que Léon s'était interdit de faire depuis trop longtemps. Le poids des remords, comme s'il s'était dit qu'il n'avait pas droit au bonheur. Et même s'il ne se l'était pas dit, ça n'avait plus vraiment de signification, plus vraiment d'authenticité.

- Désolé pour le retard mon ami.

- T'es TOUJOURS en retard Chérif, ne prend plus la peine de t'excuser. Par contre le soleil va bientôt se lever. Faut qu'on se dépêche avant qu'il y ait trop de monde sur le port. Y'a déjà les premiers pêcheurs là-bas. Combien on en a ?

- Huit

- Huit ? C'est un suicide collectif ou quoi ?

Chérif sourit.

- Presque. Deux clochards, une pute battue à mort, un pauvre vieux mort dans sa case et... quatre touristes étrangers. Ces crétins campaient près des cascades de Langevin, au pied des falaises quand un bloc de pierre est tombé. En fait t'as quatre vrais cadavres et quelques morceaux. Le reste est resté sous le rocher. Ils n'avaient pas de papiers sur eux, et plus grand-chose pour les identifier.

- Je vois.

Léon se roula une autre cigarette et ils commencèrent à charger le bateau. C'est la pute qui leur donna le plus de mal, une Malgache d'au moins deux quintaux. Pour un peu, le petit bateau manqua de se retourner quand ils la balancèrent dedans. Quand ils eurent fini, le ciel était déjà clair. Le soleil ne tarderait pas à se lever. Léon et Chérif prirent place au milieu des corps, Léon démarra et fonça vers le large. D'ordinaire, ce voyage-là, Léon le faisait seul, mais avec la baleine échouée... mieux valait un coup de main supplémentaire pour cette fois.

- Tu sais qu'ils ont chopé un couple de requins-tigres près de St Gilles hier ?

- Non Chérif, je ne savais pas. Comment j'aurais pu le savoir ?

- Pas faux. T'as bu ce matin ?

- Ouais, j'ai bu ce matin

- Putain mec tu déconnes ! Reprends-toi en main. T'es encore jeune, t'es intelligent, plutôt beau gosse, te laisse pas mourir pour une femme.

- Chérif...

- Ouais ?

- Ta gueule.

-...

-...

-...

- Pense plutôt à un moyen de larguer la grosse sans faire basculer le bateau.

- T'as pris des lests ?

- Tu poses la question un peu tard. Oui, j'ai pris des lests. Ceci dit, vu le poids au centimètre carré de celle-là, à mon avis y'en n'aura pas besoin.

Cinq heures du matin. Ils étaient assez loin de l'île, dans la zone habituelle. Léon coupa le moteur. Le soleil cognait déjà pas mal. La chaleur faisait remonter l'odeur de décomposition des cadavres. Heureusement, il y avait un peu de vent. Léon et Chérif prirent quelques instants pour regarder l'île. Magnifique. Le sommet du Piton des Glaces dépassait d'un bandeau de nuages, on voyait les reliefs cassés des montagnes plonger dans l'océan.

- C'est beau dit Chérif, on est quand même des privilégiés de voir ça !

- Si on veut. Mais ouais, c'est beau.

Léon se roula une cigarette, l'espace d'un instant les fantômes revinrent. Il secoua la tête pour essayer de les chasser. Ce trou béant dans la poitrine... Il saisit la bouteille. Chérif le vit et l'intercepta.

- Arrête mec, arrête.

- Chérif, t'es gentil, t'es un peu comme mon ami, peut-être un des seuls qu'il me reste. Mais je te jure sur la tête de ma couille droite que si tu ne lâches pas cette bouteille je t'envoie par le fond avec les autres.

Chérif lâcha la bouteille. Léon but, il venait peut-être de perdre son dernier ami.

- Allez, au boulot, commençons par les petits morceaux.

Après avoir dégagé les cadavres de leurs sacs plastiques, ils les attachèrent à des pierres. C'était la partie la plus fastidieuse du travail et qui souvent ne servait à rien. Les corps disparaissaient souvent avant d'avoir touché le fond. Les requins connaissaient l'endroit où le menu était servi gratuitement maintenant. Mais

bon, fallait pas prendre le risque qu'un corps soit ramené sur le rivage par les courants, ou qu'un bateau de touristes venu emmerder les baleines en voit flotter un à la surface. Ça aurait fait désordre.

Quand tous les morceaux des touristes furent à la flotte, les premiers ailerons se pointèrent. Rapidement l'eau devint rouge. Léon était habitué, Chérif moins, sa peau noire pâlit.

- Merde mec, merde. Il saisit la bouteille. Fit une grimace quand l'alcool passa dans sa gorge.

- Tu croyais quoi ? Te laisse pas aller.

Chérif se ressaisit. À la différence de Léon, Chérif savait passer à autre chose. Il avait vu toute sa famille se faire découper à la machette dans son Mali natal. Il avait vraiment du mal à comprendre qu'on puisse se laisser crever pour une femme.

Ce fut au tour des deux clochards puis du vieux. Très léger celui-là. Puis vint la question de la pute.

- Tu veux VRAIMENT la lester celle-là ? J'ai beau tenir la forme Chérif, mon dernier repas commence à être loin et j'ai pas les bras d'un Stallone pour soulever un haltère pareil. Écoute, y'a suffisamment de squales pour la béqueter en entier. On la balance comme ça ok ?

Chérif marqua un temps. Il avait repris des couleurs et son front, comme celui de Léon, était luisant de transpiration. Il évalua le pour et le contre mais se décida vite. OK.

Ils faillirent en renverser le bateau et en crever bouffés par les requins eux aussi ! Quelle galère ! Ça leur avait bien pris dix minutes. Mais leur partie du boulot était faite, les requins se mettaient déjà à l'œuvre pour la leur.

Après une lampée et une clope, Léon redémarra le bateau et ils reprirent la direction de l'île. Là-bas, personne ne se doutait de rien. Les marchands de litchis commençaient à passer le prix du kilo en dessous des deux euros. Les gens s'agglutinaient dans leur voiture, s'agglutinaient dans les embouteillages, dans les bureaux, agglutinaient leurs enfants à l'école. Léon lui, savourait

l'espace autour de lui. Pendant un instant, il était là où il devait être. Les fantômes reviendraient, c'est sûr, peut-être dans une seconde, peut-être dans une heure, pour le moment il n'y pensait pas. Il sentait la fraîcheur de l'air sur son front trempé. Les touristes grimpaient le volcan, les maris leur femme. Les boutiques ouvraient, les marchands de soda, de bière, les snacks, les bureaux de tabac et les impôts. Tout le monde à sa façon, en tirant la gueule ou pas, en flinguant les hommes, ou la planète, ou pas, ou les deux, tout le monde essayait de survivre à sa façon. Dieu lâchait l'affaire.

Un demi-sourire scia le visage de Léon. Il voyait tout ça de loin.

- Un boulot comme les autres se murmura-t-il. Je fais un boulot comme les autres.

2 – La petite Malgache

« J'ai besoin de me sentir utile »

Aurélié André

Le soleil était déjà haut dans le ciel. Malgré cela, dans la case en tôle, il faisait une pénombre à ne pas voir ses pieds, et une chaleur à en crever. Trois bougies dans des canettes de Coca découpées, une petite lampe à pétrole pleine de graisse et une ampoule au plafond, aux fils dénudés et piquetée par les crottes de mouches, c'était tout ce que Julie pouvait espérer pour faire ce qu'elle avait à faire. Il y avait cinq ou six femmes avec elle : la mère, la grand-mère et sans doute des sœurs ou des tantes pour le reste. Ces gens-là sont très famille... Aucun homme. Pas pour ce genre de choses. Cinq ou six femmes et... la petite Malgache, allongée sur le mauvais lit de camp que l'on avait mis au milieu de la pièce. Son ventre était énorme, prêt à expulser. Elle devait avoir treize ou quatorze ans, avait accouché de deux mort-nés déjà. La poche de celui-là s'était percée depuis un moment.

L'Afrique... pensa Julie.

Était-ce une pensée ou un soupir ? Va savoir. Elle, la jolie petite infirmière de vingt-cinq piges, volontaire pour Médecins sans frontière afin d'assouvir les besoins de son âme de sauveuse, sentait venir la galère à vingt mille.

L'Afrique... ben oui, la misère, le système D, la faim, les maladies, la crasse, un sacré sens de la famille, une énorme volonté de survie et une violence cachée même dans les casseroles où cuisent le riz et les ragoûts de hérisson. Qui était-elle pour juger ça ? D'ailleurs Julie ne jugeait pas, elle se préparait. À l'intérieur d'elle, se mêlaient concentration et tension, le tout créant une sorte de sauce gluante prête à déborder n'importe comment. Mais à l'extérieur, elle ne montrait

rien. Un masque presque froid et impassible, détaché et professionnel. Un masque qui fera beaucoup de dégâts sur les hommes, mais lui permettait de se protéger.

Les instruments étaient prêts. Enfin, pour instruments : un seau d'eau plus ou moins propre, des gants en latex, et quelques outils genre forceps, scalpel et fil à coudre. Pas grand-chose, et pas beaucoup de lumière pour faire un travail soigné. Faudra faire avec.

La petite Malgache avait commencé son travail depuis quelque temps déjà. Aucun son, aucun gémissement ne sortait de sa bouche malgré la douleur qui tordait son visage. Sourde et muette. Les femmes s'activaient à la cuisine dans la pièce à côté, ne disaient rien. Seule la mère était présente au côté de Julie. Elle lui murmurait en malgache et en créole. Julie n'y comprenait rien. Elle préféra se concentrer sur la petite. À l'exception d'elle, on aurait dit que tout le monde s'en foutait. Même la mère semblait complètement détachée. Après tout, ça ferait une bouche de plus à nourrir, et il y en avait déjà tellement...

Les contractions se firent de plus en plus fortes et rapprochées. Le bébé voulait sortir. Julie plongea sa main entre les cuisses de la petite Malgache. Le col n'était pas assez dilaté, elle ne sentait pas la tête. Ça allait être la merde ! La petite commençait à pousser.

- Attends, attends bordel !

Julie oubliait que la petite n'entendait rien.

- Fait chier putain !

C'était la merde. La petite continuait de pousser. Son visage était tordu, en sueur et rouge écarlate. Attends bordel attends !

Julie plongea une nouvelle fois sa main dans le vagin de la petite Malgache. Le col se dilatait un peu, mais pas assez, elle sentait cependant un peu la tête au fond. À l'intérieur d'elle, la sauce commençait à bouillir sérieusement. Mais Julie paraissait de plus en plus calme. Paradoxe. Elle retira sa main. Sur ses doigts en latex : du sang. Merde ! La sauce commençait à vouloir

sortir de la casserole. Julie appuya sur le couvercle émotionnel. Que faire ? Une césarienne ? Trop risqué pour la petite, avec la chaleur, les mouches, la saleté et la gueule de l'eau dans le seau, c'était pas l'idéal. Une épisiotomie ? Le bébé n'était pas assez près ? Et puis après y aller au forceps ? À la pince ?

Ne pas se précipiter, attendre encore un peu...

Plusieurs minutes de passées. Peut-être vingt ou trente. La chaleur était suffocante sous la case en tôle. La petite Malgache gueulait en silence, elle se dilatait à peine et commençait à saigner pas mal. Elle poussait furieusement pour expulser ce qu'elle avait dans le ventre. Les femmes dans la cuisine finissaient de préparer la bouffe en silence. La mère les avait rejointes. Julie devait se décider maintenant. Attendre trop pourrait se montrer fatal pour la petite et pour le bébé. Ce bébé qui ne semblait pas vouloir sortir. Elle essuya la sueur sur le front de sa patiente, puis ses larmes.

« Elle est si jeune... ».

La petite Malgache plongeait ses yeux sombres dans ceux de l'infirmière. Les deux filles se dévisagèrent un moment. Chacune avait compris. C'était le moment. La petite hocha la tête dans une grimace, Julie le lui rendit avec un sourire de bienveillance grave. Elle laissa sa main sur le front de la petite Malgache encore quelques instants puis alla se placer entre ses jambes. La future maman recommença à pousser de toutes ses forces. Julie sentit la tête se rapprocher encore un peu plus. Elle essaya de placer ses mains autour. C'était un travail d'équipe. La petite poussait, Julie plaçait ses mains pour pouvoir tirer. Ça ne venait pas. Rien ne venait. Rien n'allait.

« Tant pis j'ai plus le choix maintenant ».

Elle saisit sa paire de ciseaux et commença à entailler le périnée. Le sang jaillit aussitôt. La petite se cambra de douleur, toujours en silence. Julie réussit à placer ses mains de part et

d'autre de la tête, mais elle n'avait pas encore assez de prise pour tirer sans risquer de lui faire mal.

« Allez viens bonhomme, putain ! »

La petite poussait. Chez Julie, le couvercle de la casserole débordait. Son visage ruisselait de sueur et ses mains tachées de sang cherchaient désespérément à extirper cette petite vie de sa cache. Elle y alla aux forceps. Ça venait un peu. La petite Malgache n'en pouvait plus, n'arrivait plus à pousser.

« Allez encore un petit effort, on y est presque ! »

Comme si elle avait entendu, la petite poussa dans un ultime effort. Julie tira, la tête apparut. Le périnée se déchira un peu plus, le sang coula plus fort. Les épaules suivirent dans la foulée puis le corps entier fut expulsé !

« On y est ! »

Julie, un sourire de soulagement nerveux aux lèvres, leva les yeux vers la petite Malgache, elle s'était évanouie. Elle les posa ensuite sur le bébé dans ses bras, il ne bougeait pas. Elle lui enleva rapidement les liquides et les morceaux de placenta qui lui obstruait les voies respiratoires. Elle lui massa la poitrine, colla son oreille pour écouter son cœur. Rien.

« Putain non, me fais pas ça ! »

La sauce débordait sur le feu. Elle utilisa toutes les techniques de réanimation qu'on lui avait montrée durant ses études. Toutes, et mêmes d'autres qu'elle avait vu faire ici. Rien. Ce bébé-là resterait bleu, fripé, sans air, silencieux.

Julie se sentit, durant un quart de seconde, sur le point d'exploser. Puis, d'une grosse claque mentale, elle se remit les idées en place. Elle posa le mort-né sur le linge propre et blanc qui devait accueillir ses premiers hurlements, se lava les mains et s'occupa à recoudre la petite Malgache, toujours endormie.

« Son troisième enfant... Putain ! Fais chier ! »

Les femmes avaient fini de préparer le repas, Julie de recoudre la petite Malgache. On l'invita avec un sourire à passer à table.

C'était juste surréaliste. Dans la pièce sombre à côté, un drame s'était joué, et là, tout simplement, il fallait manger comme si de rien n'était. Julie avait revêtu son masque de façon impeccable, tandis que ses tripes faisaient tous les nœuds de marins du monde. On mangeait, à côté d'un bébé mort et d'une enfant endormie qui à son réveil verrait que, pour la troisième fois, elle avait accouché du néant. Et tout ce silence dans cette chaleur. C'était ce que Julie avait le plus de mal à combattre, ce silence. Jamais de sa vie elle n'aurait pensé que le silence puisse être aussi violent. Il dura longtemps, quasiment tout le repas, jusqu'à ce que la mère, après avoir essuyé sa bouche, lance dans un français impeccable :

« Faut aller chercher l'homme au bateau maintenant. »

3 - À trop regarder dans le rétroviseur...

*« Privé d'amour le souffle n'est qu'une horloge
qui égrène les heures »
Equilibrium*

Ils étaient rentrés au port et avaient amarré le bateau. Le boulot était fini. Pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, ils avaient décidé d'aller boire un verre ensemble. Ils s'assirent sur les chaises en plastique bleu d'un snack à côté du Café de la Gare. Chérif commanda un soda, et offrit une dizaine de bouchons poulet-combava à Léon, il savait qu'il ne mangerait pas de la journée sinon. Léon, lui, prit une Dodo, une bière brassée sur l'île, plus proche de la pisse froide que d'une bière belge. Voir son pote se prendre à l'alcool si tôt, Chérif ne savait pas trop qu'en penser. Révolte, tristesse, résignation, pitié, il n'aurait pas su dire quel sentiment était plus fort que l'autre. Il aimait bien Léon, mais des fois il avait envie de lui coller des tartes. Sous ses apparences de « gros connard qui s'en fout de tout », il voyait surtout un jeune homme intelligent et sensible que les expériences de la vie avaient fini par flinguer. Léon semblait comme résigné, au degré zéro même de la survie. L'œil vide, il fumait, buvait et engloutissait les bouchons brûlants imbibés de sauce au piment. Léon ne savourait rien. Il avalait sans savourer tout ce qui pouvait passer par sa bouche. Il cherchait à remplir un manque mais s'y prenait de la mauvaise façon.

Il était encore tôt mais déjà le monde affluait. Avec la chaleur, les gens se levaient de bonne heure, histoire de faire le marché aux fleurs ou le marché forain à « la fraîche » avant d'aller au travail. Comme on était mercredi, on pouvait voir certaines familles amener leur marmaille à la plage. Tout le monde ou

presque était en short et en savates deux doigts. Les odeurs d'épices et de friture sortant des snacks se mêlaient à celle de l'iode. Chérif ferma les yeux et s'enivra de tout l'air ambiant. Sous son petit chapeau de toile bleue, un large sourire illuminait son visage. Il aimait cette île, ses habitants, sa nourriture, sa langue, sa végétation variée et son relief, ses femmes sublimes et de toutes les races, ses métissages, sa chaleur, ses piments... tout ici était... intense. Et Chérif, la tête basculée en arrière, en appréciait chaque instant, tout était simple ici si on le souhaitait. Le travail, qu'il soit déclaré ou non, y'en avait, quoiqu'en disent les statistiques. Il respira encore une grande bouffée de bien-être et de légèreté. Puis il rouvrit les yeux pour accueillir la réalité. En face de lui, Léon les yeux morts, s'allumant sa je-ne-sais-combientième cigarette depuis l'aube tripotait d'un air absent la nouvelle bière qu'il venait de se commander. Chérif sentit son cœur se serrer.

« Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas mon ami ?

- Tout va très bien Chérif, je ne vois pas de quoi tu parles.

- Je parle d'un homme de trente ans qui donne des cadavres à manger aux requins sans ciller, qui se saoule dès le matin, et qui a dans son regard autant de vide que peut en avoir un cadavre ambulante...

- Tu parles comme dans les livres, t'as jamais pensé à être poète ?

Léon engloutit la moitié de sa canette d'un trait. Ses yeux se montraient froids et arrogants tout d'un coup. Une carapace.

- Mon ami, que tu le crois ou non, à moi aussi ça me fait mal de te voir comme ça. J'aimerais faire quelque chose pour toi.

- Je ne te demande rien Chérif.

- Alors dis-moi au moins l'origine de ta souffrance ?

- Qui te dit que je souffre.

Chérif hocha la tête tout en haussant les sourcils. Cette expression, Léon la connaissait par cœur. Elle disait en toute délicatesse « arrête de me prendre pour un con et vide ton sac ».

Léon sentit que ça commençait à pousser derrière ses yeux. Il laissa retomber son regard sur sa canette.

- C'est l'approche des fêtes, c'est tout. Ça fait remonter un tas de choses. Ça me rappelle de mauvais souvenirs...

- Ça fait remonter quoi mon ami ?

Ça poussait de plus en plus derrière les yeux. Sa gorge se serra.

- Son anniversaire, notre rencontre, le moment où Aurélie est partie en emportant tout notre monde avec elle. Le fait que maintenant ça commence à faire plus de temps qu'elle dort sans moi ou avec d'autres mecs dans Notre lit.

- Mais pour toi aussi mon ami... Ce n'est plus ton lit désormais.

- Putain de bordel à cul Chérif, elle me manque ! C'est dingue, chaque jour je la vois. Chaque jour je voudrais lui parler, avoir de ses nouvelles. À chaque instant je me demande où elle est, ce qu'elle vit, comment elle va. Mais après ce que je lui ai fait... C'est complètement taré, plus jamais elle ne voudra me parler, plus jamais je ne la verrai. Je ne suis rien d'autre pour elle qu'une liste d'erreurs à ne plus commettre. Et pourtant elle est encore en moi. C'est comme si depuis qu'elle était partie, elle avait embarqué avec elle une part de moi. Elle s'est barrée sans se retourner, elle vit bien et moi j'en crève ! Je me sens vide là - il posa sa main sur son plexus ! Vide et verrouillé mec ! Ça m'opprime et ça me ronge ! Ce verrou dans la poitrine, c'est comme s'il avait toujours été là, inconsciemment, elle m'a quitté en partie pour ça mais, depuis qu'elle n'est plus là, c'est comme s'il s'était matérialisé dans mes tripes et il est en train de me faire péter les organes !

Ce qui poussait derrière ses yeux se mit à se déverser sur ses joues.

- Je me sens coupable. Avec mon fils, mes loisirs, mes soucis d'argent, j'ai jamais pris de temps pour elle, pour que l'on fasse des choses à deux. Comme au début, tu vois des trucs cons,

comme camper dans le salon en bouffant une raclette, faire l'amour dans un parc, donner plus d'attention.

- Ce temps et cette attention tu les donneras à une autre...

- Je veux pas d'une autre. J'en ai rencontré des tas, tu le sais bien, il leur manquait à toutes quelque chose. Elles n'étaient pas Elle. Ou alors c'est moi qui ne suis plus pareil. Plus aucune relation n'a sonné « vraie » comme avec elle. Mais bon, avec ce que je lui ai fait, c'est mort de toute façon.

- Mon ami, repenser à tout cela, il n'y a rien de pire que tu ne puisses te faire à toi-même. Si elle a tourné la page, toi aussi tu dois le faire maintenant, sinon cela va te tuer. Peu importe ce que tu lui as fait, je sais au fond de moi que tu es un homme bien.

- Un homme bien ! Ouais, tu parles!

- Si tu l'es. Et tu n'en sais rien de si elle vit bien ou pas. L'image que l'on donne de nous n'est pas celle que l'on est vraiment. Et je ne pense pas que tu sois l'unique responsable, même si tu n'as pas eu de réponses, je suis certain que cela faisait partie de son chemin à elle. Maintenant à toi d'avancer sur le tien. Là tu es un homme qui a traversé une route magnifique au volant de sa voiture. Puis tu traverses un désert. Peut-être qu'une route encore plus belle t'attend devant, voire même que tu la traverses déjà, mais toi, mon ami, tu restes les yeux figés sur le rétroviseur, du coup tout ce qui se passe autour de toi t'échappe.

- Mouais. Marrant que tu parles de ça Chérif. C'est exactement ce que je lui avais reproché : avoir filé à l'anglaise, avoir fait le bulldozer sans regarder les dégâts dans le rétroviseur. Tout ça dans le silence, un silence violent et méprisant, avec des réponses à la con.

- Dis-toi qu'elle a fait ce qu'elle a pu, comme elle a pu. Ou alors que c'était une putain de moukate, une sale perverse, peu importe ! Mais maintenant tu vas te sortir de ce traquenard, même si ça prend du temps. Ou lé piégé dan colle Jacques ek

l'fantom'd'la tantine mon ami ! Tu connais l'histoire de la crotte froide ?

- Non, mais je sais pas si j'ai vraiment envie de savoir.

- J'ai lu ça sur internet une fois. En gros ça donne ceci : Quand ta crotte est encore chaude, tu sais que c'est de la crotte, donc tu ne t'en approches pas. Par contre, quand la crotte devient froide et dure, beaucoup de gens pourraient penser que c'est du chocolat. Ils vont y goûter et se rappeler que c'est de la crotte. Cette fille-là t'a trahi, méprisé et fait du mal plus qu'aucune autre. C'est une merde, pas du chocolat.

Léon afficha un demi-sourire triste. Ouais... Il essuya ses larmes et souffla un grand coup. Il se plongea dans les yeux noirs et bienveillants de son ami.

- Tu fais chier Chérif !

- Moi aussi mi aime a ou mon ami. Tiens ! Chérif griffonna sur un morceau de nappe en papier, le déchira et le tendit à Léon. Va voir cet homme de ma part ce soir, il te montrera quelques pistes.

- Tu sais, je me méfie de ceux qui prétendent avoir la notice Chérif.

- Va le voir, tu jugeras ensuite.

Léon regarda fixement ce qu'il y avait d'écrit sur le morceau de nappe, comme si la vérité allait lui être révélée par ce bout de papier.

- Et ton fils alors ? Parle-moi de lui.

- Pffff, mon fils, ça fait au moins...

Léon allait continuer sa phrase quand il sentit une tape sur son épaule. Il se retourna brusquement et se retrouva nez à nez avec des yeux jaunes et une haleine de chacal.

- C'est toi le zorey au bateau ?

- Possible, pourquoi ?

- Y'a un bébé pour tes requins.

4 – Le fantôme de Coupe Gorge

*« Je n'aurais jamais cru qu'on se rencontrerait
Le hasard est curieux, il provoque les choses
Et le destin pressé un instant prend la pose
Non, je n'ai rien oublié »
Charles Aznavour*

Pas possible de garder un secret dans ce pays ! Comme si son boulot était aussi banal que celui d'un poubelleur ou d'une nourrice ! On parle des Arabes et de leur téléphone... Mais de là à connaître la fonction et celui qui l'exerce... Il espérait quoi ? Sur cette île, tôt ou tard, tout se sait. C'était le seul endroit au monde où quand tu as un accident de voiture tu appelles d'abord la radio avant d'appeler la dépanneuse. Le plus surprenant c'est que personne ne semblait vraiment indigné de la chose, ou n'était venu le faire chier dans son bateau. Peut-être était-il un peu craint ? Ou reconnu d'utilité publique, comme le bourreau en son temps ? Quoi qu'il en soit, maintenant on venait le chercher en personne, et ça c'était nouveau.

Même si l'on était toujours aux abords de la ville, dans ce secteur-là, c'était un autre pays, un autre continent. Nom officiel de l'agglomération : Coupe Gorge. Véridique. Ici, aucune case en béton et pas de bitume sur la route. Pas de flics, pas de lois, pas de règles. La moitié de l'économie parallèle de l'île se passait ici. En chiffre, ça devait même sûrement dépasser les recettes officielles. Entre la prostitution, les trafics de vieux rhum et de zamal, les tripots - tenus principalement pas les chinois - les combats de coqs et autres, ce lieu offrait toutes les distractions possibles pour ceux qui recherchaient l'aventure, l'argent facile et le danger. Les bastons et les coups de machettes étaient monnaie courante ici. Ceci dit, il y avait comme une règle tacite, jamais

écrite ni jamais formulée mais qui était bien là : ce qui se passe ici ne sort pas d'ici. Tant que les malfrats et autres petites frappes ne sortaient pas du secteur de Coupe Gorge, les flics ne s'en mêlaient pas. Une sorte de Las Vegas tropical, avec moins de contraintes et plus de palmiers.

Léon suivait le type parmi les ruelles étroites cernées par les cabanes en tôles. Il n'avait ni peur, ni confiance. Il était encore tout inondé de ce qu'il venait de livrer à Chérif. Vider ses tripes comme ça, il ne l'avait pas fait depuis des années. La dernière fois c'était en hôpital psychiatrique, sur le continent. Il en avait été exclu parce qu'il était trop conscient de ses folies.

- Si vous l'aviez été un peu moins, lui avait dit le psychiatre, on aurait pu vous garder, mais vu votre « état mental » si vous décidez de passer à l'acte, ce sera la prison, pas l'hôpital.

C'est à ce moment-là qu'il avait décidé de partir pour l'île et de tout abandonner. Il s'était dit qu'il rentrerait quand il aurait tourné la page. Ça avait mis plus de temps que prévu.

Maintenant... à quoi bon rentrer ?

- C'est là monsieur. C'est cette case.

Retour à la réalité, il n'avait plus le choix là. Léon secoua ses neurones pour redevenir froid et distant, pour revêtir la carapace. Elle le détestait quand il était comme ça, mais là il n'avait pas le choix, comment faire ce boulot autrement ? Il jeta un coup d'œil à son guide.

- Ok, tu peux y aller. Le reste je m'en occupe.

L'homme partit après un hochement de tête. Léon poussa le portillon blanc et entra. À peine fit-il quelques pas qu'une vision le stoppa net. Son bide se déchira en deux. Adossée à la porte d'entrée, elle était là, fumant une cigarette à l'ombre d'un manguier. Cette façon de se tenir, ces fringues, cette manière de retrousser les manches de façon impeccable, cette attitude qui semble défier le monde, la forme de ses yeux, ce nez fin en trompette et ces lèvres roses, tout était là. Léon sentit ses forces l'abandonner, il ne put plus faire un pas.

- Aurel, c'est toi ?

La fille l'aperçut et se dirigea vers lui. C'était elle, mais non, ce n'était pas possible. Celle-là semblait plus jeune.

- Bonjour, vous cherchez quelque chose ?

Putain même la voix et l'intonation étaient similaires ! Léon, mon vieux, allez reprends-toi. Si c'était vraiment elle, elle t'aurait fui du regard et ne t'aurait même pas adressé la parole. Allez Léon, reprends-toi, t'es en plein délire là ! Sûrement l'alcool et le soleil et cette putain de conversation avec Chérif. C'est ton cerveau mon pote, reprends-toi !

- Ça va ?

Allez reprends-toi ! Putain qu'est-ce qu'elle est belle quand même ! Aurel... Or Elle. Hors Hell. Allez mec, tu pars en couille là, t'es là pour le boulot ! Allez mec ! ALLLLEEEZZZZZ !!!

- Oui euh... pardon je... je viens pour le bébé. Le mort.

Le visage de la fille se referma, et elle recula un peu. Aurélie dans toute sa splendeur.

- Ah, c'est vous. C'est par là.

Léon hocha la tête. Décidément quelle journée ! Il se dirigea vers la porte d'entrée. La fille lui emboîta le pas.

Il faisait extrêmement sombre là-dedans. Sombre et chaud. Quant à l'odeur, un mélange de tripes et de cuisine trop épicée. Léon mit quelques instants avant de s'habituer à la pénombre. En attendant, il sortit son paquet de tabac et s'en roula une. C'était davantage pour masquer l'odeur que pour patienter. Il finit par deviner les silhouettes. Des femmes, vêtements amples et colorés, des Malgaches. Il leur adressa un signe de tête en guise de bonjour à chacune.

- C'est où, fit-il doucement ?

Une des femmes lui montra la pièce à côté, cachée par un rideau crasseux.

- Ok.

Cette pièce-là était encore plus sombre. Il y devina un lit. Une gamine semblait y dormir. Les draps autour d'elle étaient imbibés de sang. À côté, posé sur une chaise, il vit un paquet entouré d'un linge blanc. Il démêla délicatement le linge. C'était ça. Il referma le linge, tira un sac-poubelle de la poche de son pantalon et y mit le paquet dedans.

- Vous allez pas faire ça ?

Le double d'Aurélie l'avait suivi. Adossée au cadre de la porte, elle le regardait avec des yeux méchants.

- Faire quoi ?

- C'est un être humain bordel !

Léon ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. Même le vocabulaire était le même. Décidément Dieu, s'il existait, avait un sacré sens de l'humour.

- C'est juste une enveloppe vide. Rien de plus.

- Va chier connard.

- Moi aussi je t'aime Bichette.

Ça lui était venu comme ça. Il n'aurait pas su dire si ça lui avait fait du bien ou du mal de prononcer à nouveau ces mots. Sans doute un peu des deux. Peu importe, elle était déjà partie, elle aussi. Léon souffla un grand coup, mit le sac sur son épaule et sortit tête baissée retrouver l'extérieur, le soleil. Il devait quitter cette maison, cette ambiance de mort, cette vision de timbré. Direction le bateau, la mer, et de retour un bon rhum fera l'affaire.

Le large, l'océan à perte de vue, la solitude. Ici Léon, sur sa maison rouillée à la peinture craquelée, se sentait presque bien. Ici il arrivait à respirer, à trouver un peu de fraîcheur dans l'air épais et humide. Sur la terre, souvent, il trouvait cela extrêmement compliqué de respirer.

Il avait lesté le mort-né et l'avait envoyé par le fond dans le sac-poubelle. Il ne voulait pas que celui-là finisse dans le ventre d'un requin. Va savoir pourquoi ? Peut-être parce qu'aujourd'hui

il avait vu un fantôme. Et que le fantôme l'avait secoué. Va savoir ? Pour se changer les idées, sans vraiment y parvenir, il passa une bonne partie de son après-midi en mer. Le remous des vagues le berçait et il en avait profité pour pêcher quelques beaux poissons. Il irait les vendre ce soir, en échange d'un pain bouchons gratiné et d'un peu de monnaie.

Le soleil était presque couché lorsqu'il rentra au port. La silhouette de la fille qu'il avait vue chez les Malgaches l'attendait sur les quais. Même de loin, impossible de ne pas la reconnaître, cette silhouette-là le hantait depuis trop longtemps. Dans sa poitrine, c'était tout un concert de Motörhead qui se jouait. Elle attendit que Léon ait fini d'amarrer son bateau pour venir à sa rencontre. Elle avait les mains coincées dans les poches de son pantalon de toile et haussait un peu les épaules. Elle avança vers lui comme si elle tanguait passant d'un pied à l'autre en se balançant timidement. Jamais Léon n'aurait pensé revoir cette démarche-là un jour dans sa vie.

- Alors c'est comme ça que ça se passe ? Tu charges ton bateau avec des morts, reviens à vide et tout le monde ferme sa gueule ?

- Mouais, c'est pour ça qu'on me paie...

Léon, pour masquer le fait qu'il était au bord de la crise cardiaque, saisit son parquet de tabac et s'en roula une. Il ne savait pas si ça marchait. La fille en face non plus n'avait pas l'air très bien.

- Et ça te fait rien ?

- T'es pas capricorne des fois ?

- Si, comment tu le sais ?

- Parce que Dieu est en train de se foutre de ma gueule.

- J'comprends que dalle là...

- Laisse tomber. Écoute euh... comment tu t'appelles au fait ?

- Julie, je m'appelle Julie.

- Écoute Julie, ça commence à être une journée vraiment costaude et bizarre pour moi, alors, au lieu de me prendre la

tronche, si t'en venais au but. Qu'est-ce que tu me veux ? Je viens pourquoi moi là dans ta vie ?

Julie détourna la tête. Pour elle aussi la journée commençait à être vraiment longue. Quant au but, elle ne savait plus vraiment. Pourquoi dès qu'elle avait vu ce mec-là, elle avait ressenti le besoin d'en savoir plus. Derrière sa barbe, ses fringues sales et sa grossièreté, elle voyait autre chose, et se trouvait comme attirée par lui. Il dégageait quelque chose dont elle avait besoin, une certaine force virile et colérique, malgré le fait que son apparence et ses yeux le faisaient davantage ressembler à un type qui avait complètement lâché l'affaire. Elle voyait quelque chose derrière ce désespoir.

- Je cherche quelqu'un qui a disparu, finit-elle par lâcher.

- On cherche tous quelqu'un qui a disparu. Surtout aujourd'hui apparemment.

Julie extirpa une photo de sa poche arrière et la colla sous le nez de Léon. Dessus, elle était vêtue d'une robe verte en cachemire et tenait par la taille un type en chemise blanche, plutôt grand et costaud, assez brun, d'environ vingt-cinq piges. Une sorte de Keanu Reeves au sourire ravageur.

- Joli couple.

- C'est mon mari.

- Toutes mes félicitations. Tu comptes lui briser le cœur ou t'attends qu'il brise le tien ?

Julie ne releva pas cette provocation inutile.

- Il a disparu depuis cinq jours.

- T'es allée voir dans le quartier des putes ? Il paraît qu'elles sont très douées pour ne plus laisser partir le poisson une fois qu'il est ferré.

- Pas son genre...

- C'est le genre de beaucoup de...

- Arrête ! Tu l'as vu ou pas ? Je me disais que peut-être tu l'avais jeté aux requins comme d'autres avec ton bateau de merde !

Léon arrêta son manège. Il la considéra plus sérieusement. Il se noya un moment dans ses yeux verts paumés puis examina attentivement la photo. Il regardait rarement les visages de ceux qu'il balançait à la flotte. Comment être sûr ?

- Non, je ne crois pas.

- Tu ne crois pas ?

- C'est la meilleure réponse que je puisse te donner. Désolé.

- Super...

Le visage de Julie se décomposa. La soupape n'allait pas tarder à sauter. Elles étaient vraiment fabriquées pareil pensa Léon. Julie leva les mains et les aplatit sur toute la superficie de son crâne. Sa bouche se mit à trembler et ses yeux s'inondèrent de larmes.

- Putain de bordel de merde ! Je cherche mon mari bordel ! Et y'a personne dans cette putain d'île qui semble vouloir lever le petit doigt pour m'aider à le retrouver.

- J'ai l'air d'un détective, ou d'un flic ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Désolé, je peux rien pour toi.

Sur les quais, en même temps que le soleil se couchait, Julie s'effondrait et se recroquevillait sur elle-même, serrant son sac en bandoulière contre sa poitrine. Léon resta là, figé. Il savait qu'il n'avait qu'à la prendre dans ses bras, lui dire « ok, ça va aller t'inquiète » pour tout arranger. Mais il en était incapable. Comme avant, il n'avait pas tant changé que ça au fond... Son empathie n'était pas plus développée qu'avant. Toujours ce satané verrou. Il savait qu'il mentait, il pouvait l'aider, ne serait-ce qu'un peu. S'il y avait bien une chose qui avait changé depuis qu'il était venu sur l'île, c'était le nombre de personnes qu'il connaissait. Il jeta sa clope dans l'eau saumâtre du port.

- Tu devrais rentrer chez toi. Il va bientôt faire nuit.

Les sanglots de Julie redoublèrent. La peine des abandonnés. Léon se sentit très con. Il se roula une autre cigarette, l'alluma puis saisit dans sa poche un morceau de papier griffonné. Il se

dirigea vers la sortie du port avec ses poissons sur le dos. Après les avoir vendus, il avait quelqu'un à voir à Coupe Gorge.